

Loin des fauves

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Loin des fauves

Philippe Saimbert

Maquette de couverture réalisée par :
Doémie Marsol

Photos de couverture :
© Doémie Marsol

© Philippe SAIMBERT, 2018
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-227-8122-0

Édité par :
Philippe Salamagnou
64160 Lussagnet-Lusson
Contact : philippe.saimbert@yahoo.fr

Dépôt légal : novembre 2018

Imprimé en France

1

Elle était l'amour de ma vie et je ne le savais pas. Il m'avait fallu bien des années pour comprendre que l'histoire que nous avions vécue avait marqué mon existence et ma mémoire à jamais. Me laissant une cicatrice apparemment invisible.

Une cicatrice dont la douleur avait fini par se réveiller. Il y a comme cela des souffrances qui sortent de leur sommeil après être restées par trop longtemps endormies. Il en va des blessures comme des braises : certaines ne se ravivent jamais tandis que d'autres, attisées par les choses de la vie, finissent par s'enflammer.

Moi, il m'avait fallu attendre vingt ans avant que la brûlure ne devienne assez vive et qu'elle m'oblige à revenir dans le Sud-Ouest. Dans mon vieux Béarn, mon Vic-Bilh. Dans un petit village dont je préfère taire le nom par respect pour toutes les personnes que j'ai pu côtoyer à cette époque.

Pour dire la vérité, le village en lui-même n'avait rien de particulier mais c'est là que j'avais vécu ma plus belle histoire d'amour. C'est là, en haut des coteaux surplombant la commune que j'avais aimé celle qui continuait à hanter mes nuits.

J'avais rencontré Lorina à l'âge de quarante ans. À cette période de la vie et chez nombre d'hommes, la frivolité des sens refait surface. Le besoin de se prouver qu'on peut encore plaire. L'ego, toujours l'ego. Défaut commun chez tous les mecs. Bref, il arrive un temps où les hormones prennent le pas sur les sentiments paissi-

bles d'une vie rangée.

À l'époque, j'avais choisi depuis longtemps la voie de la raison. Il est vrai qu'un père qui meurt dans un accident de voiture quand on a quinze ans, cela fait mûrir n'importe quel gamin. J'avais embrassé la carrière de banquier après des études de comptabilité.

Suite au décès de mon père, ma mère avait voulu vendre la maison familiale située dans un village voisin pour s'occuper d'un hôtel hérité d'un grand oncle à Cauterets. Premier déchirement car j'aimais cette maison. Mais il fallait se faire une raison : Maman était maintenant veuve et ne pouvait entretenir deux propriétés.

Et puis la douleur s'était estompée en rencontrant Corinne. Une jolie nana, pleine de vie et avec du caractère. Une qualité qui m'avait séduit chez elle. La suite ? Rien que du classique si ce n'est de l'éprouvé : un mariage suivi de deux gosses.

Et puis un jour... il y avait eu Lorina.

Il m'est impossible de dire si elle était belle. Elle était juste... différente. Fascinante et parfois effrayante dans ses élans, ses emportements, ses passions, sa façon de vous regarder. De vous déchiffrer. Ramener sa beauté à son regard me semble par trop réducteur mais chez elle, c'est ce qui me fascinait le plus.

Des yeux d'un vert émeraude. Ces yeux, quand ils vous regardaient avec amour, le soleil coulait en vous.

C'est drôle mais je ne me souviens plus avec précision de sa taille ni de ses formes. Pourtant, Dieu seul sait si je les avais caressées, effleurées, goûtées et humées. Il y a des choses comme ça qu'on oublie. Vieillir c'est oublier le corps de l'autre, de son mari ou compagnon, la douceur de sa peau, la grâce de ses gestes. Vieillir, c'est aussi ne plus s'étonner de ces chairs qui flétrissent, de ce masque de cire qui recouvre le visage d'antan, de ce corps qui ralentit et ne s'emporte

plus. La lente rouille du corps et de l'âme.

Certes, au moment de mon retour en Béarn, j'étais encore présentable, hormis mes cheveux qui s'étaient raréfiés avec l'âge. Assez mince et encore alerte pour soixante ans. Mais je n'avais plus ni les envies, ni la rage, ni les emportements de mes quarante ans et encore moins de ma jeunesse.

La vieillesse est une toile d'araignée dans laquelle on s'engluie. Certains des mouchérons humains gardent la volonté et la possibilité de se débattre, de faire aller leurs ailes. Tandis que d'autre se résignent, trop fatigués ou trop malheureux et s'abandonnent aux filets de soie de la Grande Toile.

Beaucoup de mouchérons se demandent : « À quoi bon se débattre ? À quoi bon perdre toute cette énergie en des gestes aussi vains ? » Car nul être à ce jour n'a pu échapper à la Grande Toile. L'araignée est la seule gagnante. Mais bon, est-ce une raison pour lui faciliter la tâche ?...

Il n'en reste pas moins que l'amour peut aider à vaincre les affres de la vieillesse. Il reste le meilleur des antalgiques et aussi des stimulants. Mais ma trousse à médicaments était vide. Depuis bien longtemps.

Tout était arrivé au nom de l'amour. La folie côtoie souvent l'amour. L'amour de Dieu – le Grand Orchestrateur du genre – a d'ailleurs engendré nombre de crimes.

Ma Citroën C3 suivait sagement la Mini Cooper noire qui progressait lentement le long des coteaux. La voiture qui me précédait devait sans cesse ralentir pour que je la rejoigne. Mme Dorcet, la conductrice, devait sans doute s'imaginer que je préférais rouler lentement de peur de rencontrer quelque obstacle le long de la petite route sinueuse qui menait tout en haut du village.

Mais la vérité était toute autre. Plus je me rappro-

chais de la maison et plus une chape de plomb immobilisait mes membres, m'empêchant de respirer, de penser sereinement.

Après les « évènements », j'avais dû partir. Fuir. Oublier. Bref... m'éloigner de tout cela. Je croyais avoir réussi. Mais je me trompais.

Vingt ans d'éloignement, d'errements professionnels, un gros passage à vide. Enfin, je dirais plutôt un gros passage avec des bouteilles vides : bref, l'alcool et ses dérives. J'avais entamé une dépression devant la futilité de tout ce merdier qu'est la vie, la prise de conscience du non-sens qu'était la mienne.

J'arrête car sinon, je vais finir par faire pleurer Cosette. Je n'étais pas devenu alcoololo mais je picolais facilement. Et avec le plus de monde possible. Je pense que je n'ai pas sombré dans la bibine car mon organisme ne supporte pas l'alcool. Il me fallait trois jours pour récupérer d'une cuite. Et le délai s'allongeait en prenant de l'âge. On peut appeler cela de l'auto-vaccination.

L'épisode de ma rencontre avec Lorina continuait donc à brûler ma mémoire comme une braise mal éteinte. Je pensais pouvoir exorciser cette rencontre en la couchant sur papier. J'avais donc écrit le récit de ce moment intense de mon existence. Pour mieux analyser et tenter de circonscrire ces douloureux souvenirs.

Je n'y étais pas parvenu, bien évidemment. Une saignée n'a jamais guéri personne.

Ma vie s'écoulait donc, paisible et sans histoire. Presque sans moi. Quand un jour j'avais découvert sur un site d'annonces que la maison de Lorina était en vente. Je ne regardais jamais les annonces immobilières et encore moins celles du Béarn – tout cela faisait partie d'un passé que je voulais oublier – alors qu'est-ce qui m'avait poussé à lire le journal ce jour-là ? Le destin ? La main de Dieu ? Ou celle du diable ?

Je n'avais pas dormi de la nuit, en proie à de douloureuses réflexions. Pourquoi réveiller les fantômes qui agitaient encore parfois mon sommeil ? Besoin de tirer un trait définitif sur cette histoire ? Désir morbide de revoir les lieux ? Ou tout simplement... nostalgie due à l'âge ?

En vieillissant, la pelote des souvenirs s'épaissit. Et on est nombreux à aimer la dévider, cette pelote. C'est idiot mais cela rassure. Comme un chapelet dans les mains d'un croyant.

J'avais donc décidé de venir visiter la maison. Sans arrière-pensée bien définie. Pour confronter mes souvenirs avec la réalité. Avant qu'elle ne soit vendue. La voir une dernière fois. Mais je me trompais.

Toujours précédé par le véhicule de Mme Dorcet, j'arrivai devant le vieux portail en fer maintenant dévoré par la rouille. Le muret qui encerclait la propriété s'effondrait par endroits, dégorgeant sur la route de nombreux galets. Il était par endroits recouvert de lierre et autres plantes invasives. Le portail, entouré de deux poteaux en pierres, s'ouvrait sur une allée envahie de hautes herbes qui conduisait devant la propriété. Sur le côté gauche du chemin, se trouvait une petite colline, pompeusement appelée « la motte castrale ». Il était impossible de discerner le sommet, totalement envahi de végétation : des ronces, des arbustes et même des arbres formaient un inextricable fouillis de végétation haut de plusieurs mètres. On la nommait la motte castrale car elle abritait au Moyen-Âge une tour fortifiée.

Sur le côté droit de l'allée, du verger jadis prodigue en fruits, ne subsistaient que quelques figuiers et pommiers, érigeant leurs branches décharnées vers le ciel pour trouver une lumière là aussi éteinte par une envahissante végétation.

La nature avait repris ses droits. L'Homme croit

pouvoir la domestiquer, la dresser mais elle finit toujours par redresser la tête et se libérer de son carcan. Il n'existe rien de plus têtu que la nature et elle se moque bien des aspirations esthétiques des jardiniers modernes. Elle est née sauvage et mourra indomptée.

Nos véhicules se garèrent devant les deux granges qui jouxtaient la maison. Le toit en tuiles de la grange basse avait cédé et divers débris empêchaient de pénétrer à l'intérieur. Je fus étonné de voir que l'ancien toit en plaques de tôles, encore plus rouillé que dans mes souvenirs, remplissait encore parfaitement son rôle en assurant l'étanchéité : aucune trace d'humidité visible sur le sol en terre battue.

Perpendiculaire aux deux granges et adossée à la motte castrale, la maison semblait nous attendre. Les volets en bois étaient clos et la porte à deux battants, fermée.

Il s'agissait d'une longère béarnaise, assez simple d'aspect, couverte d'un toit à deux pans. Je vis que la toiture en tuiles avait été changée et remplacée par une couverture en éverites noires. Du coup, la demeure me sembla bien lugubre. Par contre, la couverture du petit four, collé à l'angle sud, menaçait de s'effondrer.

Le premier étage, en combles, abritait trois chiens-assis qui scrutaient les arrivants. À l'arrière de la maison, trônaient la frondaison des quatre chênes séculaires aux pieds desquels, en automne, poussaient de délicieux cèpes « têtes de nègre ». Y trouvait-on toujours des champignons ou bien la pousse s'était-elle perdue comme dans bien d'autres endroits ?

Les arbres se tenaient encore bien droits, même si certaines branches sèches indiquaient leur âge vénérable. Dominés bien entendu par la fière stature d'Hérode, le plus ancien d'entre eux. Le chêne où Lorina et moi-même nous étions si souvent aimés. J'étais content qu'il soit encore là : ultime témoin de

nos ébats et de nos passions.

Dans le coin inférieur gauche de la porte d'entrée, se trouvait toujours la chatière aménagée pour la chatte siamoise.

Je m'attendais presque à ce que la Zouze pointe son nez chafouin à travers la petite ouverture rectangulaire. Bien entendu, nul chat n'apparut au seuil de la porte. La maison était déserte de tout occupant.

Fallait-il s'en étonner ?

Je reconnus avec un pincement au cœur l'auge en pierre de Rosalie, la truie. Rosalie... Mon regard se porta sur un coin du verger mais la broussaille empêchait de discerner quoi que ce soit. Je me forçai à refouler les sentiments qui m'envahissaient. Tout cela faisait partie du passé. Un passé aux contours que je croyais effacés. Et surtout que je voulais gommer.

Mme Dorcet sortit à son tour de son véhicule et me désigna la maison puis l'ensemble des lieux.

— La propriété a été abandonnée pendant des années. Nous aurions pu la vendre bien avant mais cela n'a pas été facile. Vu les événements et ceux qui les ont vécus. Lorina était ce que l'on appelle...

Elle hésita un moment puis poursuivit :

— Un personnage. Une figure pour beaucoup de gens. Même si on n'a pas compris son geste... Elle a fait beaucoup de bien avant... avant de...

Ces dernières paroles me firent pâlir mais Mme Dorcet ne s'en aperçut pas, toute occupée à me faire visiter le domaine.

La vendeuse était une adorable petite dame au regard malicieux. Ce qui n'était pour elle qu'un fait divers tragique représentait pour moi un crève-cœur. Mais comment aurait-elle pu connaître la vérité ? Une vérité que j'avais moi-même essayé d'étouffer depuis si longtemps...

Elle désigna la mare, adossée elle aussi à la motte castrale, à une dizaine de mètres en face de la bâtisse.

— Nous ne l'avons pas encore fait mais nous allons combler la mare avec de la terre dans les prochaines semaines. Il s'agit d'une propriété avec beaucoup de charme. Et s'il n'y avait pas eu...

Elle s'interrompit, se demandant sans doute si elle avait bien fait de prononcer la dernière phrase. Puis elle reprit en haussant les épaules d'un air fataliste :

— Enfin, vous avez vécu ici. Et bien connu Lorina d'après ce que je sais... Tout ça, c'est de l'histoire ancienne comme on dit. Quand on y réfléchit, au cours des siècles, quelles sont les terres qui n'ont pas été abreuvées de drames ?

J'approuvai d'un simple hochement de tête. J'examinai un peu plus attentivement la petite nappe d'eau. Le laurier rose qui, à l'époque, se contentait de côtoyer la rive, étendait maintenant ses branches au-dessus de la surface liquide, dissimulant en partie cette dernière.

Mme Dorcet retira une lourde clé de sa poche. Je la reconnus aussitôt : il s'agissait de la clé de la porte d'entrée. Je revis l'espace d'un instant Anselme, assis sur son banc de bois, en train de mettre de grands coups de bérets à la Zouze alors que cette sale bête détalait entre ses jambes pour se réfugier sur le dos grassouillet de Rosalie.

Le banc avait disparu. Comme tant d'autres choses du passé.

La serrure avait travaillé avec l'humidité et Mme Dorcet dut secouer la poignée pour que la gâche consente à fonctionner. La porte s'ouvrit enfin et je restai un moment sans bouger devant le petit couloir qui nous attendait. L'impression d'être un archéologue en train de profaner un antique tombeau. Le couloir desservait un escalier en face de lui, et deux portes de part et d'autre. Une autre petite porte était aménagée

sous l'escalier, dissimulant l'espace des toilettes.

Mme Dorcet ouvrit la porte de droite et me dit en grimaçant :

— Je ne peux pas vous faire visiter la pièce qui servait de cabinet car le plancher a été dévoré par les termites. Enfin, si vous tenez à vous y aventurer, je vous conseille de rester sur vos gardes.

Je décidai de me fier aux recommandations de la vieille dame et me contentai de jeter un œil sur le pas de la porte. Impossible de reconnaître la pièce dans laquelle Lorina recevait ses patients. L'endroit était vide, débarrassé de ses meubles, de la longue table sur laquelle s'allongeaient les malades.

Le plancher s'effondrait par endroits, grignoté par les termites. Après avoir mangé les planchers, les bestioles étaient montées le long des murs, créant et empruntant des cordons de terre pour se protéger de la lumière. Ces petits insectes gloutons s'étaient ensuite attaqué aux poutres du plafond. C'est du moins ce que m'expliqua Mme Dorcet. Elle me dit aussi que le technicien qui était passé pour faire tous les diagnostics destinés à la vente lui avait expliqué qu'il valait mieux ne pas détruire les cordons. Il ne fallait pas déranger les insectes le temps de poser les pièges et de mettre les appâts.

En observant les poutres, je reconnus la rosace toujours collée au plafond. Des toiles d'araignées dissimulaient les sourires malicieux des quatre angelots sculptés dans le plâtre.

Mon regard s'attarda sur les deux grands placards encastrés dans le mur de la façade. Celui du fond était encombré de boîtes de conserves recouvertes de poussière mais celui qui se tenait près de la porte était vide : les fioles médicinales avaient disparu.

— Nous avons brûlé ou jeté tous les pots contenus dans cette armoire, expliqua ma guide. On n'a jamais trop su ce qu'ils contenaient. Lorina avait ses secrets.

Que l'on n'a jamais pu percer. Alors, pour ne pas risquer un accident, on a préféré se débarrasser de tout. Il y a eu suffisamment de... de...

Génée, elle ne savait comment exprimer sa pensée sans me froisser.

— Eh bien, dites le nom ! De drames ! m'écriai-je.

La vieille dame se tut un instant, surprise par le ton agressif de ma voix. Puis elle mit sa main sur mon bras, en un geste d'apaisement, et répondit avec un sourire empreint de tristesse :

— Je ne suis pas là pour juger l'une ou l'autre des parties. C'était il y a bien longtemps. Je ne sais pas... donc, je ne juge pas.

Elle s'interrompit à nouveau puis reprit :

— Mais je comprends que tout cela vous affecte... C'est une histoire terrible mais elle n'a pas été écrite par moi, insista-t-elle. Celui qui lit un livre se retrouve moins impliqué que celui qui l'écrit, bien évidemment. Vous et Lorina avez écrit de très belles pages... Je le sais.

— Oui... et les plus belles histoires ont toujours une fin tragique, répondis-je avec amertume. Vous savez, certains récits ne devraient pas voir le jour : la plume qui a servi à les rédiger devrait être jetée au feu. Brûlée à jamais.

Mme Dorcet ne répondit pas à ma réflexion. Elle retira sa main de mon bras et me montra la cuisine.

— Je ne sais pas s'il est bon pour vous de continuer cette visite. Trop de souvenirs... trop de mauvais souvenirs. Pourquoi vouloir vous faire du mal ?...

Elle me regarda avec gravité et continua :

— Que cherchez-vous ?

Mon agressivité disparut immédiatement devant la gentillesse et la douceur de ses dernières paroles.

— Pardonnez-moi... Je croyais que les années avaient adouci la douleur mais elle continue à planter ses petits

crocs dans mon esprit. C'est une bête sauvage mais il faut savoir la dompter. Sinon, elle finit par vous dévorer.

Mon regard embrassa la pièce une dernière fois puis je me dirigeai vers la porte située en face du cabinet.

— Autant exorciser mes souvenirs. En route pour le grand 8 ! essayai-je de plaisanter.

Et sans attendre sa réponse, j'ouvris la porte donnant sur la seconde pièce.

Le temps semblait s'être figé dans la cuisine. Il restait encore de la vaisselle dans l'évier en pierre. Ainsi que des bouteilles plastiques de produits ménagers. La gueule de la cheminée, noire et froide, nous accueillait avec tristesse. Les portes du four étaient entrouvertes, laissant apparaître des briques disjointes jonchant l'intérieur. Au beau milieu de la hotte, en hauteur, je reconnus la photo de la propriété, prise d'un avion de tourisme. Dans les années soixante, la mode était à ce genre de vue aérienne. Le cadre n'avait pas bougé. Seule la photo jaunie témoignait des outrages du temps.

Le grand buffet, sur le côté droit, était lui aussi ouvert, débordant de vaisselle et de couverts, de conserves certainement avariées depuis le temps ainsi que de divers objets aux formes méconnaissables sous leur chape de poussière.

Une table brinquebalante et quatre chaises gisant à terre complétaient le tableau. Je revis Rosalie en train de coller sa tête contre les jambes des convives pour quémander un bout de pain ou autre gourmandise et je ne pus m'empêcher de sourire. Toutes les maisons anciennes ont une âme. Une âme attisée par celles des personnes qu'elles abritent.

Dans un coin se dessinait la porte de la chambre de Lorina. Mais d'un hochement de tête, je fis comprendre à Mme Dorcet que je ne voulais pas revoir cette pièce. Je ne voulais pas redonner naissance au souvenir de

mon ange, étendu sur son lit. Attendant mes caresses et mes mots doux. Lorina, mon feu, mon amour, ma brûlure. Mon amour de fée. Qui avait trop aimé. On aime mal quand on aime trop. Mais il m'a fallu bien des années avant de comprendre qu'on n'aime rien quand on aime peu.

Mme Dorcet m'expliqua que les appareils ménagers avaient été donnés à Emmaüs et que ne restaient que les « encombrants » dont personne n'avait voulu. Elle m'invita d'un geste à la suivre en direction de l'escalier. Nous montâmes ce dernier et arrivâmes au palier. Celui-ci desservait deux chambres.

Les chambres étaient vides, délestées de leurs meubles par les employés d'Emmaüs. Je notai que les plafonds en plâtre avaient cédé : des débris encombraient par endroit le plancher en chêne. Mme Dorcet m'expliqua que le toit avait dû être refait quelques années auparavant à cause des infiltrations d'eau. Infiltrations à l'origine du mauvais état des plafonds.

La charmante dame continuait à me parler des travaux qu'il restait à faire pour redonner vie à la propriété. Mais je ne l'écoutais plus. Je voulais être seul et elle le comprit très vite en me disant qu'elle m'attendait en bas.

Je rentrai dans la chambre de droite. Elle possédait deux fenêtres : l'une, située en façade, donnant sur le verger et l'autre sur la motte castrale. Il s'agissait de la chambre d'Anselme, le père de Lorina. Je revis le vieil homme, debout devant la fenêtre en train de sangloter. Il fallait que je ferme mon esprit à tous ces souvenirs. De peur de me laisser submerger par ce torrent d'émotions.

Je m'approchai de la fenêtre et jetai un œil vers le terrain. La vue donnait directement sur Hérode, le vieux chêne. À cet endroit, la silhouette de l'arbre émergeait encore plus distinctement de la broussaille.

La petite colline avait été arasée dans un coin pour implanter la maison et je vis que des bruyères recouvraient maintenant le profond talus qui tombait vers les fondations.

Mon regard remonta du four, planté au bas du mur jusqu'au sommet du talus, quatre mètres plus haut. Je m'apprêtais à quitter la chambre quand je le vis.

Il était là, planté fièrement juste au bord du talus, me saluant de son béret brun et bien dressé. Un cèpe. Et pas n'importe lequel : un bolet tête de nègre. Le meilleur des cèpes, le plus ferme, le plus goûteux.

Nous étions au mois de juillet et les champignons ne poussent pas à cette période. C'était un miracle. Ou un signe. Vous croyez au signe ? Lorina, elle, y croyait. Et elle avait presque fini par me convaincre de la réalité des apparitions.

J'y ai cru. Un temps. Et puis j'ai cessé d'y croire. Avec le temps, on finit par perdre nos aptitudes à l'émerveillement. L'enfant cède la place à l'adulte.

Mais ce petit champignon avait éveillé, ou plutôt avait réveillé quelque chose en moi : l'envie de croire à nouveau en quelque chose. Malheureux est celui qui ne croit plus en rien. Croire, c'est encore vivre.

Alors j'ai pris une décision. Sans réfléchir car je savais que si je devais mûrir mon choix, je ne ferais pas cette folie. Car il s'agissait d'une folie. Mais vous connaissez la citation de La Rochefoucauld : *Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit*.

Je suis descendu presque en courant au rez-de-chaussée. Mme Dorcet m'attendait, un balai à la main, en train de nettoyer le hall d'entrée. Elle fut d'abord surprise de ma précipitation et se méprit sur mes intentions.

— La visite est terminée ? Vous avez décidé de partir ?

Je jetai un dernier regard en direction du cabinet et

du plancher dévoré par les termites. Fallait-il que je sois fou...

— Non, je ne pars pas. Je reste. Je vous achète la maison.

2

Trois mois plus tard, après passage chez le notaire, la maison était à moi. Je venais d'acquérir une baraque en ruine. Ou tout du moins avec de très gros travaux. Et ce n'était rien de le dire.

Mme Dorcet avait eu la gentillesse de m'aider dans les premières démarches et m'avait conseillé une entreprise spécialisée dans l'éradication des termites. Ces charmantes bestioles ne se font pas remarquer mais se révèlent d'une redoutable efficacité. Bref, à trop attendre, je risquais de voir la maison s'effondrer sur ma tête. D'autant plus qu'elles avaient commencé à attaquer la charpente au premier étage.

Je téléphonai dès le lendemain de la signature de l'acte authentique de vente à une entreprise située près de Pau. Le jeune technicien qui vint poser les pièges était non seulement sympathique mais aussi très compétent. Il sut trouver les arguments pour me convaincre de poser des pièges au lieu de traiter les murs par injection. En effet, les pièges disposés tout autour de la maison, s'ils mettent un an à faire effet, permettent d'éradiquer entièrement la termitière. Les insectes ingèrent le poison qu'ils dégurgitent à leurs congénères. Yohan, le technicien, m'expliqua ainsi le rôle social des échanges nutritifs. L'empathie et la générosité sont parfois fort mal récompensées.

Alors que l'injection de produits chimiques dans les murs, non seulement présente des risques potentiels pour la santé mais se contente d'éloigner les ravageurs : les nuisibles ayant tout loisir de chercher pitance... dans les granges environnantes.

Yohan étudia les lieux, repéra le passage des termites et posa les pièges autour de la maison mais aussi le long des cordons serpentant le long des murs intérieurs.

Alors que je commençais à me sentir soulagé une fois l'opération terminée, il poussa une exclamation horrifiée en me désignant le plancher éventré du salon :

— Monsieur Castet ! Regardez ! De la mérule !

Je venais juste de voir une émission à la télévision concernant cet envahisseur diabolique et nous en avions ensuite discuté avec Yohan. La mérule est un champignon parasite qui se répand derrière les cloisons humides et bouffe tout sur son passage. La seule solution selon le jeune technicien... tout casser et passer les murs au chalumeau pour éradiquer la menace.

À côté, les termites apparaissent comme des enfants de cœur. Alors que mon sang se glaçait déjà dans mes veines – je m'attendais à exploser le budget réno de cette foutue baraque –, Yohan éclata de rire et m'expliqua qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Cela me fit du bien de discuter et de plaisanter avec lui car la maison avait vécu trop de drames. Et même si je ne comptais pas l'habiter – en fait, je ne savais pas ce que j'allais en faire, peut-être la louer une fois les travaux terminés –, elle faisait maintenant partie de ma vie. Elle avait d'ailleurs toujours fait partie de ma vie. Mais je l'avais oubliée. J'avais voulu l'oublier.

Mme Dorcet me donna également les adresses de quelques bons artisans régionaux. Tous les corps de métier devaient intervenir : maçons, plombiers, électriciens, plaquistes, carreleurs, charpentiers. Je ne sais pas si j'avais eu raison d'acheter cette baraque mais elle allait nourrir pas mal d'artisans et ce pendant plusieurs mois !

Mais si la rénovation s'annonçait comme un énorme chantier, que dire du nettoyage du terrain ? Une

véritable forêt-vierge ! Infranchissable en de nombreux endroits. On ne pouvait même plus accéder au sommet de la motte castrale. Bien entendu, j'aurais pu louer ou bien acheter une débroussailleuse portée mais cela m'aurait pris plusieurs semaines pour en finir avec cette tâche. Sans compter la fatigue et l'utilisation dangereuse de ce genre d'outil mécanique. Je me souviens encore de la blessure provoquée par l'expulsion à grande vitesse d'un caillou projeté par la lame en U, en défrichant quelques ronces, à l'arrière de la maison que je partageais autrefois avec mon épouse. Le caillou avait failli exploser mon genou.

La solution vint avec la visite inopinée de Simon, mon voisin. En vingt ans, il n'avait pas changé. Un brave gars, fidèle en amitié et qui arborait toujours un sourire malicieux sous sa moustache. J'appris qu'il venait de prendre sa retraite. Lui aussi faisait partie de mon passé. Un passé que cette fois, je fus ravi d'évoquer en sa compagnie. En homme sensible et respectueux, il n'évoqua pas les événements et je lui en fus reconnaissant. Avec l'expérience, on se rend compte que le voisinage, c'est aussi important que la propriété en elle-même.

Simon me dit d'abord qu'il était content que quelqu'un « du pays » ait racheté la propriété. Et comme je commençais à me plaindre du chantier qui m'attendait pour nettoyer les lieux, il me proposa de passer le gyrobroyeur avec son tracteur. Sur l'ensemble du terrain. Ce que j'acceptai avec joie. Le lendemain, il attela le tracteur et broyait herbes hautes, arbustes et taillis à l'aide de son puissant engin. Je suivais à quelques mètres derrière le tracteur, regardant avec étonnement le sillon dégagé par le gyro. Tel un visage que l'on dégage d'une longue barbe, la machine débarrassait le verger et la motte castrale de ses broussailles.

Deux heures plus tard, et même si la finition n'était pas parfaite – les broyeurs mécaniques sont surtout adaptés au gros œuvre – on discernait parfaitement les contours du domaine. Je voulus payer Simon mais il refusa tout net. J'insistai bien entendu mais il monta sur son engin et avant de quitter les lieux me dit qu'il se contenterait d'un petit apéritif. Va pour l'apéro. Je lui demandai quand même de patienter quelques jours avant de venir car je n'avais encore installé aucun meuble dans la maison.

L'attelage de Simon s'éloignait à peine que je commençais à arpenter la propriété. Franchement, elle faisait peine à voir. Je découvris un terrain hirsute, parsemé d'arbustes moribonds et de souches éventrées. Au verger, les branches des arbres qui subsistaient ployaient vers le sol : une solide taille serait nécessaire pour relancer la fructification.

Le constat se révéla encore plus sombre au sommet de la motte castrale. Il faudrait donner une taille vigoureuse aux arbustes constituant la haie qui longeait la route, en contrebas. Et surtout, j'allais devoir débroussailler à la main le colossal laurier tin qui avait envahi la zone où Anselme avait autrefois creusé son puits. Simon n'avait pas voulu s'en approcher, de peur de tomber au fond de l'excavation. En m'approchant d'Hérode, je constatai avec plaisir que le vieux confident de Lorina avait su résister aux outrages du temps et de la météo.

Le chêne arborait encore avec fierté sa majestueuse stature. À l'endroit où il s'ancrait au sol, une large fissure divisait le tronc, permettant que l'on rentre à l'intérieur. Lorina et moi-même nous y étions souvent installés. Pour discuter. Pour nous enlacer. Nous dire parfois des bêtises, parfois des choses profondes. Et puis surtout pour faire l'amour. L'endroit était idéal : bien à l'abri des regards, tout en surplombant le village.